

se fait aimer de tout un peuple reconnaissant, au lieu de se faire craindre, celui qui, loin de courir après la gloire, en redoute les séductions, lorsque le monde admire ses vertus et le bénit pour tous ses bienfaits.

Les peuples chrétiens ont donné aux grands hommes parvenus à la plus haute perfection que puisse atteindre la nature humaine, un nom qui exprime toute leur élévation morale et que les héros du paganisme ne pouvaient pas mériter : ils les appellent des saints. Sous le règne de l'Évangile, au lieu de prodiguer leurs strophes et leurs alexandrins à d'heureux capitaines ou à des fondateurs d'empires, les vrais poètes, laissant aux versificateurs la routine et l'imitation, devraient se faire un honneur et un devoir de chanter les saints. Que leur importent Agamemnon, Oreste, Idoménée, et tous ces héros que Childebrand lui-même, n'en déplaît à Boileau, dépasse de cent coudées ? Ces grands hommes pouvaient paraître aux païens dignes d'inspirer la muse épique et la muse dramatique ; mais les chrétiens, qui mettent la force morale au-dessus de la force matérielle et la dignité de l'âme au-dessus de toutes les loyautés de la terre, les trouvent bien petits quand ils les comparent à saint Paul, à saint Ambroise, à saint Bernard, à saint François-Xavier. Devant ces grandes figures, la poésie devrait se taire, si elle ne chantait que pour nous amuser. Des hymnes en l'honneur des saints ne sont pas susceptibles, il faut l'avouer, "d'ornements égayés" et de petits mots pour rire. Mais, puisque la poésie, étant la parole humaine à sa plus haute puissance, peut exprimer et produire les plus nobles émotions, il doit lui être permis de ne pas reculer devant l'émotion religieuse et la louange des saints.

Dès le quatrième siècle, et tant qu'il a existé une poésie purement chrétienne, n'ayant à peu près aucun contact avec la poésie païenne, les saints, ces héros des temps nouveaux, ont été chantés par les poètes, avec moins de talent sans doute que les héros de l'antiquité n'ont été immortalisés par Homère et Virgile, mais avec plus d'amour, plus de naïve admiration, plus de désintéressement de toute gloire littéraire. Prudence tresse des couronnes de vers iambiques, c'est son expression, pour les vierges et les martyrs. Saint Grégoire de Nazianze célèbre les solitaires dont les vertus embaument le désert. Saint Paulin ne se lasse pas d'écrire de nouvelles hymnes en l'honneur de saint Félix de Nole. Fortunat raconte la vie et les miracles de saint Martin. Ces histoires des saints étaient tellement merveilleuses que l'imagination n'avait pas besoin de les embellir : il suffisait de les mettre en vers. Elles formaient les épopées nationales de la société chrétienne. On ne pouvait en écouter le récit sans être édifié : on ne pouvait les écrire sans être récompensé de sa piété. Une légende irlandaise, rapportée par M. de la Villemarqué, raconte que le moine Angus, en voyageant, rencontra près